

# l'uniscope

**CAMPUS**  
Médecine et séries TV  
(p. 10)

**L'INTERVIEW DU MOIS**  
L'Europe vue par  
Philippe G. Nell (p. 16)

## *La face cachée des super-héros*

Reflets de notre humanité, les super-héros font l'objet d'un cours public, le 30 avril prochain. Un rendez-vous proposé par Marc Atallah, maître d'enseignement et de recherche à la section de français et directeur de la Maison d'Ailleurs. (p.4)



## 2 Espresso

### Image du mois

LE 21 MARS, premier jour du printemps, le campus de l'UNIL en a profité pour dévoiler ses beautés.



F. Ducrest © UNIL

### Le chiffre 155

LE NOMBRE D'ÉTUDIANTS en médecine qui ont reçu leur diplôme fédéral de médecin (examen réussi en automne 2013), lors d'une cérémonie organisée par la FBM et le CHUV le 14 mars dernier.



REJOIGNEZ-NOUS SUR:  
[facebook.com/unil.ch](https://www.facebook.com/unil.ch)



## Edito

de Francine Zambano  
rédactrice en chef

Un cours public à l'UNIL et une exposition à la Maison d'Ailleurs: les super-héros ont une supercote en ce moment. Et pourquoi donc les Batman, X-men ou Superman nous fascinent-ils autant? Selon Marc Atallah, MER à la section de français et directeur de la Maison d'Ailleurs, et Alain Boillat,

professeur d'esthétique du cinéma, le super-héros est le miroir de notre humanité, reflet de nos désirs et de nos craintes. Un sujet passionnant à lire en page 4.

Luc Michel passionné aussi mais dans un tout autre domaine. Psychiatre et psychanalyste, il a développé une consultation psychothérapeutique pour les étudiants de l'UNIL et de l'EPFL, en a tiré un livre, et rappelle au passage que la «meilleure psychothérapie est la vie elle-même» (page 6).

De son côté Luisa Bonafé a tout d'une Superwoman. Professeure associée à la FBM, cheffe du

Centre de médecine hautement spécialisée en maladies moléculaires, mère de famille, elle se dévoile un peu lors d'une rencontre énergique à découvrir en page 8.

Médecine et séries TV en page 10: peut-on mettre la fiction médicale au service de l'enseignement de la médecine réelle? Les rapports entre médecins et patients ont-ils évolué depuis l'émergence des ces produits télévisuels, pour la plupart issus des Etats-Unis? Le sociologue Michaël Meyer et le médecin Eric Albrecht ont mis sur pied un séminaire, destiné aux étudiants en médecine de première année, qui abordera ces thèmes.

### Entendu sur le campus

«Le mec se fait 11 heures d'avion pour faire une conférence pour nous, alors ce serait cool que vous veniez.» – Une étudiante

### Lu dans la presse

«La personne choisit la photo qui lui plaît le plus, comme elle choisit la situation ou l'air qu'elle adopte. On prend véritablement la pose, et en cela on renoue avec la pratique de l'autoportrait, qui existe depuis l'invention de la photographie». Gianni Haver, sociologue à l'UNIL, dans un article sur les selfies publié dans le Migros Magazine du 17 mars.

### Les uns les autres



F. Imhof © UNIL

LE PRIX DE LA RECHERCHE de la Ligue suisse pour le cerveau a récompensé, le 12 mars dernier, Micah M. Murray, professeur associé à la FBM, et son collègue allemand Christopher S. Herrmann de l'Université d'Oldenburg. Leur recherche sur la construction de la perception par le cerveau montre comment cet organe, qui ne fonctionne pas comme une caméra mais arrange ce que nous voyons, traite les stimuli visuels. Leurs découvertes pourraient aider à mieux comprendre les maladies neurologiques et psychiatriques telles que la schizophrénie.

## Terra academica

**LES RELIGIONS SONT DE PLUS EN PLUS CONSIDÉRÉES COMME DES MARQUES** et les groupes religieux obligés de vendre Dieu. C'est du moins la thèse défendue dans l'ouvrage *Religions as Brands: New Perspectives on the Marketization of Religion and Spirituality*. Edité par le professeur en marketing Jean-Claude Usunier et par Jörg Stolz, doyen de la Faculté de théologie, le livre traite de l'évolution de la religion au cours du XX<sup>e</sup> siècle en évoquant la banalisation de la religion, le lien entre la religion et le comportement des consommateurs ainsi que l'économie de la religion.

Egalement sociologue, Gaëlle Aeby s'intéresse elle plus particulièrement aux adolescents de 14 à 18 ans. La jeune femme a participé pendant plus d'un an à une étude dans les foyers pour jeunes à Genève. Elle en a tiré un ouvrage passionnant intitulé *Les miroirs de l'adolescence. Anthropologie du placement juvénile* (voir en page 12).

A lire également dans ce numéro de *l'uniscope* (page 16), une interview de Philippe G. Nell. Le ministre diplomatique pour les relations entre la Suisse et les Amériques évoque l'Europe avant de donner une conférence à la Fondation Jean Monnet.

## Campus durable



F. Ducrest ©UNIL

Pendant un mois, les étudiants qui gravitent par Amphimax sont invités à **TESTER UNE NOUVELLE POUBELLE «TRIPOINT»**, située derrière la cafétéria du bâtiment. Verre, PET et déchets incinérables peuvent y être déposés. En parallèle, douze nouvelles poubelles solaires viennent d'être installées pour compléter l'aménagement entamé l'an passé. Le Centre sportif, l'Amphimax et Géopolis disposent désormais eux aussi de ces poubelles qui compactent et stockent les déchets grâce à un panneau photovoltaïque.

## Petite astuce

Le Service d'orientation et conseil (SOC) met à disposition un **QUESTIONNAIRE POUR ÉVALUER SES PROPRES MÉTHODES DE TRAVAIL**. Pour le remplir, il suffit de télécharger le document ad hoc sur [www.unil.ch/reussir](http://www.unil.ch/reussir) et répondre à une série de questions destinées à juger sa capacité de concentration, sa mémoire, la qualité de sa prise de notes ou encore sa gestion du stress. En fonction des réponses, le site propose des conseils pour améliorer l'un ou l'autre de ces domaines. Le questionnaire sert également de base de discussion si l'on souhaite rencontrer un conseiller du SOC.



© SG-design\_Fotolia.com

## BRÈVES



### TRIENNALE UNIL : VISITES GUIDÉES

Conçues et menées par des étudiantes en histoire de l'art, deux visites guidées sont proposées aux alumni et aux membres de



© J. Gourmaz, Pro Litteris

la communauté universitaire le mercredi 16 avril à 18h et le dimanche 2 mai à 14h. Chaque visite portera sur un thème différent. La présence de plusieurs artistes permettra au public un dialogue rare avec les créateurs. Informations et inscription sur [www.unil.ch/alumnil/bienvenue](http://www.unil.ch/alumnil/bienvenue).

### CONCOURS D'ANALYSTES

Pour la deuxième année consécutive, une équipe d'étudiants HEC a remporté le CFA Institute Research Challenge, à Zurich en février dernier. Un concours où les étudiants jouent le rôle d'analystes financiers et doivent évaluer l'attractivité d'une entreprise du point de vue de l'investisseur. Les étudiants lausannois représenteront la Suisse à Milan en avril pour l'épreuve éliminatoire internationale. S'ils l'emportent, ils pourront participer à la finale à Singapour. Cette année, plus de 825 universités ont concouru dans les différentes épreuves locales.

### UNILIVE, LE RETOUR DE LA MUSIQUE VERTE

Après le succès de sa première édition, le festival Unilive revient sur le campus. Cet événement musical dédié aux étudiants des sept facultés de l'UNIL aura lieu le 1<sup>er</sup> mai devant l'Internef et promet plus de stands, plus d'animations et même une seconde scène pour les groupes montants de la scène régionale. Cette année encore, les organisateurs ont opté pour le concept «owatt» de Kenteco, qui propose des scènes écologiques alimentées par des batteries rechargées par panneaux solaires. Découvrez le programme sur [www.unilive.ch](http://www.unilive.ch).



DR



# Le super-héros, métaphore d'une faiblesse tout à fait humaine

Wonder Woman, Superman et tous les autres super-héros font l'objet d'un cours public à l'UNIL et d'une exposition à la Maison d'Ailleurs. Deux rendez-vous musclés où chercheurs et artistes explorent ces grandes figures de notre imaginaire, intrépides mais aussi torturés.

**Muriel Sudano**

Un regard vide. Un visage ridé. Seul vestige d'une jeunesse et d'une gloire oubliées : une coiffe reconnaissable entre mille, un diadème doré et rouge. La Wonder Woman qui sert d'illustration à l'affiche du prochain cours public, « Super-héros, que nous disent-ils? », est effrayante, dérangeante

aussi. « C'est une image qui fonctionne bien, commente Marc Atallah de la section de français, également directeur de la Maison d'Ailleurs et initiateur de l'événement. Car elle joue sur ce que fait la science-fiction : nous offrir un regard déformé sur nous-mêmes. Ce que j'aime dans cette Wonder Woman, c'est qu'elle court-circuite tout ce qu'on pourrait attendre de son personnage – par définition une amazone quasi immortelle et icône du féminisme. Or, on se retrouve ici en face d'une héroïne vieille et mélancolique. Et si on est terrifié en la voyant, c'est qu'on n'y retrouve pas l'image que l'on voudrait avoir d'elle. » Ce portrait, nous le devons à la jeune photographe vaudoise Audrey Piguet, qui comptera parmi les intervenants du cours public, le 30 avril prochain. Son travail sur « La chute du héros » a interpellé le directeur de la Maison d'Ailleurs, où la jeune femme expose ses photos aux côtés des œuvres de quatre autres artistes : Adrian Tranquilli, Gilles Barbier, Mathias Schmied et Alexandre Nicolas.

## Super-doute et super-déprime

Si Audrey Piguet a choisi de traiter le thème des super-héros (elle a reçu, pour cette série, le deuxième Prix des jeunes talents suisses en photographie en 2012), c'est à cause de l'esthétisme des personnages. Un esthétisme facilement applicable à son univers photographique,

des images élaborées entre réalité, rêve et fantastique. Mais c'est aussi parce qu'« on peut facilement s'identifier à eux. Dans la vie de tous les jours, nous sommes nous aussi des super-héros, relève la jeune femme. Nous faisons tout de plus en plus vite ; la technologie est notre super-pouvoir. » Mais ce quotidien frénétique a son lot d'incertitudes et d'échecs. Avec « La chute du héros », la photographe a voulu mettre en lumière la faiblesse et le doute que chacun peut ressentir. « Nous avons tous en tête une certaine notion du succès et de la réussite, dit-elle ; cette série de photos nous montre que tout peut s'écrouler à chaque instant. »

## La fragilité derrière le masque

Contrepied de la femme parfaite et rayonnante, Wonder Woman, pour revenir à elle, porte le poids des années sur son visage et nous dit l'impossible jeunesse. « Nous courons tous après le temps, et finalement c'est lui qui nous rattrape », souligne Audrey Piguet derrière son maquillage et son look travaillé façon geek gothique. Quand elle repense à son travail sur les super-héros, c'est cette Wonder Woman qui la touche le plus aujourd'hui. Peut-être parce qu'on lui en a beaucoup parlé ou que sa mère lui a servi de modèle. « C'est une image frontale, dure. Elle n'a que peu d'artifices. Elle est mise à nu plus que les autres personnages de ma série, qui eux portent un costume. Elle est sans armure. Rien ne la protège de notre regard. » Chaque super-héros a sa propre histoire, ses propres aventures, et donc incarne, pour Audrey Piguet, un autre sentiment, une autre faille. Son Wolverine est diminué, il lui manque une griffe. Le visage de Catwoman trahit douleur et tristesse profondes. Des sentiments très humains que l'on retrouve aussi dans les aventures de super-héros qui perdent régulièrement leurs pouvoirs. « La multiplicité de lectures des photos d'Audrey en fonction de la connaissance que l'on a des comics fait la force de son travail », relève Marc Atallah, ravi de donner sa chance à une jeune artiste au talent prometteur. À découvrir à Yverdon jusqu'au 21 septembre 2014.



La photographe Audrey Piguet mélange imaginaire et réel pour créer une réalité autre. F. Imhof © UNIL

# X-men et autres Avengers s'invitent à l'UNIL

Plusieurs chercheurs lausannois s'intéressent de près aux comics et à la BD en général. A la Faculté des lettres, un groupe d'études sur la bande dessinée vient d'être créé pour développer et promouvoir la recherche sur le 9<sup>e</sup> art, le « GrEBD », qui dispose de son site web ([unil.ch/grebd](http://unil.ch/grebd)). Alain Boillat, professeur d'histoire et esthétique du cinéma, se passionne pour les interactions entre cinéma et bande dessinée, et c'est en cette qualité qu'il interviendra au cours public sur les super-héros.



Marc Atallah et Alain Boillat explorent l'univers des super-héros au cinéma et dans la bande-dessinée. F. Imhof/UNIL

## Le succès de figures toujours plus nuancées

Le spécialiste constate une mutation des films de super-héros, devenus des hyperproductions destinées à attirer les foules du monde entier et plus seulement les fans du genre. Pour plaire à un large public, les personnages sont de plus en plus nuancés et se remettent souvent en question. « Les super-héros sont bien sûr associés à la suprématie des Etats-Unis et à la défense des valeurs américaines, rappelle Alain Boillat, mais Hollywood ne peut pas miser sur ce patriotisme pour inonder le monde de ses films; ce serait l'aveu trop évident d'une répétition au niveau du cinéma de la domination militaire. Et donc on introduit une forme de distance, à mon sens assez perverse, une pseudo-critique qui passe par le héros qui doute. » Et ça marche. Car ces films répondent aussi à « un besoin d'épique », selon les termes de Marc Atallah. Et parce que « le super-héros est une sorte d'enveloppe vide, un ensemble de codes graphiques et narratifs,

on peut en faire n'importe quoi, souligne le directeur de la Maison d'Ailleurs. Ainsi, ces figures ont la capacité de nous dire énormément de choses différentes. »

## Le reflet de nos angoisses

Pour les experts de l'UNIL, le super-héros est le miroir de notre humanité, reflet de nos désirs et de nos craintes. « Iron Man, cet homme riche qui possède une puissante armure, nous parle d'une angoisse contemporaine, celle d'être écrasé par la technologie et d'en perdre la maîtrise, précise Alain Boillat. Le super-héros est celui qui parvient à se servir de machines prothétiques pour imposer ses valeurs. » Autre angoisse, très américaine celle-là : l'attentat à éviter, scénario de base des films de super-héros. « Dans le dernier Superman (*Man of Steel*, ndlr), beaucoup de plans montrent des gens terrorisés au milieu de gratte-ciel qui s'effondrent. Le récit est simple d'un point de vue narratif, mais

la démesure est placée sur le héros, protecteur d'une mégapole métaphore de Manhattan », précise le spécialiste.

Les Avengers et tous les autres reflètent une myriade d'autres choses encore. Pour Marc Atallah, la folie est l'une d'entre elles. « La plupart des super-héros des comics ont de graves problèmes psychiques, conclut-il. Batman devient parano et trahit ses coéquipiers, Superman est un type qui s'intéresse de moins en moins à l'humanité. Ce qu'ils nous disent de nous-mêmes, c'est aussi qu'on risque de sombrer dans la folie à trop essayer d'être ceci ou cela, à trop tenir à quelque chose qui n'a plus raison d'être. Les super-héros des années 1980 se mettent à douter, car c'est la seule manière qu'ils ont de quitter leurs archétypes. »

« Cinéma, machines à monde »,  
Alain Boillat, Eds Georg,  
coll. Emprise de vue, 2014

Il y a tout vivant |

**AUTREMENT DIT...**  
LES COURS PUBLICS DE L'UNIL

MERCREDI 30 AVRIL À 18H30

**SUPER-HÉROS**  
QUE NOUS DISENT-ILS ?

MARC ATALLAH  
PROFESSEUR EN HISTOIRE  
DIRECTEUR DE LA MAISON D'AILLEURS

DAVID BOLLER  
PROFESSEUR EN HISTOIRE  
EDITEUR

JEAN-PAUL GABILLIET  
PROFESSEUR EN HISTOIRE  
UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE

COORDINATION  
JOCELYN ROCHAT  
JOURNALISTE

ALAIN BOILLAT  
PROFESSEUR EN HISTOIRE

AUDREY FIGUET  
PROFESSEUR EN HISTOIRE

UNIL UNIVERSITÉ DE LAUSANNE  
DÉPARTEMENT DES PROGRAMMES UNIL  
WWW.UNIL.CH/AUTREMENTDIT

ENTRÉE LIBRE

Maison  
d'Ailleurs

Unil  
UNIL | UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

## « SUPER-HEROS, QUE NOUS DISENT-ILS ? »

Courageux, invincibles, pétris de doutes et parfois carrément dérangés, les super-héros sont plus complexes qu'il n'y paraît. Pour mieux comprendre ces stars de ciné et de BD, rendez-vous au cours public, le 30 avril prochain. « On ne sait souvent pas décrypter les figures qui nous entourent, regrette Marc Atallah. Les super-héros nous disent beaucoup de choses, mais on les interroge peu; on est happé par leur représentation, on les apprécie ou pas. Mais avant d'être des représentations fictionnelles, ou plutôt parce que ce sont des représentations fictionnelles, ils ont forcément quelque chose à dire sur l'homme. »

**Autrement dit – les cours public de l'UNIL : « Super-héros, que nous disent-ils ? »**  
Mercredi 30 avril, 18h30, Amphimax, auditoire 350. Entrée libre.  
[unil.ch/courspublic](http://unil.ch/courspublic)



Exposition « Superman, Batman & Co... mics! »  
Maison d'Ailleurs, Yverdon,  
jusqu'au 21 septembre 2014



Psychiatre et psychanalyste, Luc Michel estime que plus d'une centaine d'étudiants ont recours chaque année au service de consultations psychothérapeutiques proposé sur le campus. F. Imhof/UNIL

# Se soigner sur son lieu de travail

Psychiatre et psychanalyste, ancien enseignant à la Faculté de biologie et de médecine, Luc Michel a développé une consultation psychothérapeutique pour les étudiants de l'UNIL et de l'EPFL. Il explique cette démarche dans un livre qui vient de paraître.

**Nadine Richon**

Aujourd'hui, Luc Michel officie dans un cabinet en ville. Cet ancien responsable de l'Unité d'enseignement des psychothérapies psychanalytiques au CHUV-UNIL a créé au milieu des années 1980 sur le campus un petit service de consultation arrimé au Département de psychiatrie. Au départ, il s'agissait d'une demi-journée par semaine. Dirigée depuis deux ans par le Dr Sylvie Berney, cette offre psychothérapeutique s'étend désormais sur toute la semaine entre l'UNIL et l'EPFL. L'idée reste la même: proposer en principe trois à quatre entretiens, dont une première consultation gratuite aux étudiants, doctorants

et postdocs, puis les suivre si nécessaire sur une durée négociée de six à douze mois, voire les orienter vers un autre type de traitement.

Comme l'explique Luc Michel, qui vient de publier un livre sur cette question (*lire ci-contre*), la prise en charge proposée s'ancre dans le même substrat théorique que la cure psychanalytique à durée indéterminée, mais se focalise sur un élément particulier, de concert avec le patient, afin d'amener au changement dans un laps de temps court. « La psychothérapie brève correspond au rythme académique avec ses ruptures, ses examens, ses moments consacrés à la mobilité. En outre, les étudiants sont dans un enjeu d'autonomisation par rapport à leurs parents,

notamment, et il faut donc toujours se poser la question de la dépendance à une thérapie au long cours », estime le spécialiste. Particulièrement dans une société qui a tendance à « psychologiser » et à médicaliser.

Ne pas ajouter une dépendance à une autre dans un contexte paradoxal où le jeune ayant décroché sa « maturité » à 18 ans est invité à se gérer lui-même, « alors que tous les signaux par la suite sont en opposition car les études se prolongent, les examens se succèdent avec le risque de l'échec et de la réorientation, toute une situation où les étudiants sont très dépendants du regard et de l'estimation des autres. Sans oublier l'aspect financier et la question fréquente du logement



chez les parents nécessitant d'importantes négociations, autant de facteurs qui viennent renforcer cette tension», poursuit Luc Michel. Il se souvient de la crise des années 1990 quand des étudiants sont venus consulter parce que leurs parents étaient au chômage. La dépendance financière se révélant alors particulièrement difficile à vivre, culpabilisante.

## Population à risque

Le déploiement de la durée du conflit entre devenir autonome et rester dépendant met la pression sur les étudiants, qui ne consultent pas fondamentalement pour des questions liées au stress universitaire, aux examens, à la mémorisation, à la concentration, mais à la faveur d'un événement intime, par exemple une rupture amoureuse, un problème de contact avec les autres, un conflit de loyauté qui fait craindre à l'étudiant étranger une rupture avec son système familial... A l'UNIL, la moitié des consultants sont ainsi d'origine étrangère, ce qui s'explique en partie par un isolement plus grand.

Luc Michel s'est beaucoup intéressé aux questions de migration en général et il estime que la situation culturelle et sociale des étudiants étrangers est plus favorable que celle des travailleurs exilés pour des raisons économiques ou des réfugiés. Même si des obstacles financiers et administratifs peuvent surgir, le choix de venir étudier en Suisse s'inscrit dans une logique de développement intellectuel et académique. Parfois, cependant, l'éloignement géographique s'apparente à une fuite, et le besoin de consulter intervient lorsque l'étudiant s'aperçoit qu'il a transporté son problème personnel avec lui.

## Le passé est-il la clé?

En principe, l'étudiant est compétent, il a déjà suivi un parcours scolaire exigeant lorsqu'il arrive à l'université. Les difficultés touchant la sphère intellectuelle sont souvent des symptômes d'un conflit plus lointain et caché. Le principe même de la psychothérapie psychanalytique est d'amener le patient à révéler une partie de lui-même préconsciente, qui bloque son comportement actuel et l'empêche de progresser. «Ce qui parasite la personne dans le moment présent renvoie souvent à des répétitions de toute l'histoire qui a fait cette personne. A partir du problème exprimé, nous allons travailler sur les parents intérieurs, les *imagos parentales*.

Trois ou quatre séances suffisent parfois à débloquer une crise et à remettre le jeune dans une dynamique évolutive. La psychanalyse ramène sur le passé, certes, mais justement pour remettre ce passé à sa place afin qu'il ne nous imprègne pas trop dans notre vie de tous les jours», souligne Luc Michel.

Mais les adolescents et postadolescents ont-ils ce sentiment d'un passé qui les imprègne durablement? N'expriment-ils pas au contraire leur liberté en allant parfois jusqu'à la rupture extrême avec les figures familiales? «La véritable autonomie intervient lorsque nous avons intégré et non pas violemment rejeté notre modèle familial. Il s'agit de se l'approprier tout en affirmant nos différences. Ainsi seulement on se construit un nouveau modèle. Généralement, une position de rupture extrême révèle une phase d'opposition, on est juste en train de garder l'ancien modèle mais en le noircissant. Cela reste le modèle de référence par la négative. Pour certains, il est nécessaire de passer par là, et ma génération a connu cela suite aux révoltes de 1968. Mais on ne peut pas se construire uniquement sur la rupture.»

Il faut aller au-delà du simple «acting» qui manifeste le désir d'évacuer d'une manière violente le travail psychique d'élaboration. La tentative de suicide en est un cruel

exemple. Elle permet de s'échapper d'une négociation difficile avec les parents ou d'un autre problème douloureux. La psychanalyse distingue l'acting et la mise en acte moins répétitive et coûteuse, qui intervient seulement après la résolution du conflit dans lequel on était.

L'idée de mettre à la disposition d'une population en devenir une consultation sur son lieu de travail s'est révélée propice. Le service continue aujourd'hui à se développer. Reste peut-être à imaginer une extension de cette offre au reste de la communauté universitaire, enseignants et personnels administratif et technique. Selon Luc Michel, cependant, les besoins en soins doivent se concevoir en tenant compte du riche tissu développé en ville, tant institutionnel que privé.

### Consultation psychothérapeutique à l'UNIL

Lundi de 8h à 12h – Jeudi de 12h à 18h

Vendredi de 9h à 13h et de 14h à 18h

Service des affaires socio-culturelles,

Unicentre, bureau 224, 021 692 21 13

consult.psy-unil-epfl@chuv.ch

➤ **Conférence de Luc Michel à la salle du Sénat du palais de Rumine à Lausanne**  
Mercredi 2 avril 2014 à 20h – entrée libre

## LA VIE COMME PSYCHOTHÉRAPIE

Luc Michel participera vendredi 2 mai 2014 à une discussion sur «Les étudiants chez le psy» dans le cadre du Salon du livre de Genève, à 13h. Son livre paru aux éditions In Press, à Paris, s'intitule *Psychothérapie brève de l'étudiant*. Il y explicite notamment la méthode reposant sur l'association libre, une idée de Freud à l'origine. Il s'agit d'introduire une règle dans l'échange, qui va «à l'encontre de la règle sociale habituelle selon laquelle on ne doit pas parler pour ne rien dire mais avoir un discours réputé raisonnable». Le patient est donc invité à parler le plus librement possible de ce qui lui vient à l'esprit, pour permettre justement une sorte de «dérèglement social» et l'émergence de certains aspects qui ne sont pas à l'avant-scène. La psychothérapie brève reprend ce principe dans un dispositif différent, de face à face, et clairement limité dans le temps.

Le livre passe en revue les avantages et les défis d'une telle approche pour les deux protagonistes, le patient et son psy. Luc Michel propose des éclaircissements théoriques et des exemples issus de sa propre consultation avec des étudiants. Il rappelle joliment que «la meilleure psychothérapie est la vie elle-même». Chacun de nous est amené en effet à devoir s'adapter à de nouvelles situations avec toute une palette d'émotions qui nous plongent tantôt dans la joie, tantôt dans la tristesse ou l'anxiété. La pathologie nous fait perdre cet arc-en-ciel émotif et bloque nos capacités évolutives. «Le jeune adulte doit utiliser les expériences de vie qu'il rencontre pour progresser dans sa maturité», écrit Luc Michel. Parfois, il aura besoin d'un regard extérieur pour lui permettre d'avancer.

# Pédiatrie moléculaire, quand la recherche entre en clinique

Récemment nommée professeure associée à la FBM, Luisa Bonafé est pédiatre, chercheuse, mère de famille et cheffe du Centre de médecine hautement spécialisée en maladies moléculaires. Rencontre inopinée avec une femme très occupée.

**Cynthia Khattar**

**E**n apercevant sa photo sur le carton d'invitation pour sa leçon inaugurale, on s'est dit que Luisa Bonafé avait l'air tout aussi douce qu'autoritaire. Impression confirmée lors de notre rencontre, que l'on souhaitait organiser depuis plusieurs mois, puis arrangée en dernière minute : « Mais qui lit *l'uniscope*? Moi, je n'ai vraiment pas le temps! » avec un sourire tout de même.

On ne lui en tiendra pas rigueur, la docteure Bonafé est une femme extrêmement occupée. Mais elle prend néanmoins le temps de parler de ses activités. Pédiatre de formation, Luisa Bonafé est cheffe du nouveau Centre des maladies moléculaires (CMM). Touchant au domaine de la médecine hautement spécialisée, le centre s'occupe de maladies rares liées à un défaut qui empêche la synthèse d'un ensemble de molécules.

L'établissement est né de la refonte de la division de pédiatrie moléculaire, fondée en 2003 par Luisa Bonafé et le professeur Andrea Superti-Furga, et dispose désormais d'une structure adaptée pour accueillir aussi bien des enfants que des adultes.

## Aller-retour

Récemment promue professeure associée à la FBM, la scientifique évoquera durant sa leçon

inaugurale du 2 avril les spécificités de son domaine, où la recherche ne peut souvent amener un traitement médicamenteux (infusion d'enzymes) que bien des années plus tard. « Les enfants qui en bénéficient ne sont pas les mêmes que ceux qui ont permis de mettre sur la piste du traitement. » Comme par exemple l'achondroplasie, maladie osseuse qui provoque un nanisme. « Le gène responsable a été compris il y a vingt ans et c'est seulement aujourd'hui que les patients peuvent être soignés. »

D'où la notion d'aller-retour que la chercheuse développera durant sa conférence intitulée « De l'enfant au gène... et retour ». C'est aussi l'occasion pour elle de dresser un parallèle avec sa carrière. « Après quinze ans concentrés sur la recherche des gènes, je souhaite désormais davantage aller vers la thérapeutique. »

C'est ce mélange entre recherche et clinique qui a précisément donné envie à Luisa Bonafé de se spécialiser en pédiatrie moléculaire. « Habituellement, soit on est chercheur fondamental et on ne voit pas les applications de ce qu'on trouve, soit on est clinicien et concentré uniquement sur les symptômes. J'étais intéressée à joindre les deux. »

Au fil des ans, la chercheuse s'est spécialisée dans les maladies osseuses d'origine génétique. Lauréate entre autres du prix Nestlé suisse de recherche en pédiatrie, Luisa

Bonafé a notamment collaboré à la découverte de multiples gènes responsables de petite taille sévère.

## A l'écoute

Mais à côté de la recherche, au quotidien, il s'agit aussi de savoir accueillir les patients, avec un premier contact crucial. « L'empathie est presque plus importante que l'aspect scientifique. Vous aurez beau faire un diagnostic précis au patient, si en partant il ne se sent pas en confiance, cela ne sert à rien. »

D'autant plus quand un traitement immédiat n'existe pas. « Certains s'attendent à être guéris et sont donc déçus. D'autres cherchent simplement un soutien, quelqu'un qui comprend la maladie. » D'où une prise en charge particulièrement tournée vers la thérapeutique au CMM, qui réunit tout un réseau de professionnels de la santé (infirmiers, diététiciens, physiothérapeutes, psychologues, assistants sociaux...). « L'accompagnement représente un travail plus lourd qu'administrer une enzyme une fois par mois. Nous sommes en fait beaucoup plus en contact avec les patients qui ne bénéficient pas de traitement immédiat. »

Si la maladie ne peut pas être enrayerée, sa découverte suffisamment tôt chez le nourrisson grâce au dépistage néonatal (cf. encadré p. 9) peut néanmoins permettre d'éviter un handicap grâce à d'autres types de prise en charge. Dans d'autres cas de figure, le centre accueille des adultes chez qui la pathologie congénitale se révèle sur le tard. Ou encore, ils arrivent ici en dernier recours après des années de souffrance sans qu'aucun médecin n'ait pu en déterminer la cause.

## Chargée

L'aspect clinique représente une part importante du travail de Luisa Bonafé car souvent « le diagnostic peut se croiser avec la recherche. On apprend du patient ce que le gène concerné produit sur le corps. »

## MALADIES RARES, MIEUX INFORMÉS

On parle de maladies rares lorsque celles-ci touchent un nombre restreint de personnes (une sur 2000, pour le seuil admis en Europe). Ce qui n'empêche pas qu'en Suisse près de 500'000 personnes sont touchées. Mais elles manquent souvent d'informations sur le sujet, les connaissances scientifiques étant elles-mêmes restreintes.

Pour tenter de répondre aux interrogations des personnes concernées, le CHUV et les HUG se sont associés pour lancer un portail d'informations, [www.infomaladiesrares.ch](http://www.infomaladiesrares.ch). Initié à l'occasion de la Journée des maladies rares, le 1er mars, le portail offre une assistance téléphonique tous les matins. Sur le site, on pourra se renseigner sur les différentes maladies et les experts concernés.





Luisa Bonafé, une femme de caractère, polyvalente, brillante et très occupée. F. Imhof@UNIL

Trois jours par semaine, la pédiatre reçoit donc en consultation, elle y tient. Le reste de son temps? Passé à jongler entre gestion, coordination, enseignement, administration. «Nous ne sommes pas vraiment aidés par l'institution. On gagnerait la moitié du temps s'il y avait moins de colloques, de commissions et de réunions.» Le message est passé... «Je suis médecin, chercheur, manager (improvisé) en même temps. Je ne peux pas tout faire bien. Il faudrait réfléchir à ce qu'on attend exactement des médecins-cadres et les former pour cela.» Mère de deux enfants de 4 et 8 ans, Luisa Bonafé s'impose un horaire de travail précis, de 8h à 17h. Mais sa journée

ne s'arrête pas là et c'est le soir qu'elle peut finalement se consacrer à la recherche, de 21h à minuit, voire un week-end sur deux. «Il faut se plier à la bureaucratie et c'est la réflexion et l'étude qui en pâtissent. Ce qui nécessiterait du calme se retrouve fait dans l'urgence. Il nous manque un réel temps continu.»

### Rôle

Mais Luisa Bonafé s'estime tout de même heureuse. «J'ai de la chance, mais cela demande beaucoup d'énergie.» Originnaire de la région vénitienne, elle est arrivée à Zurich en 1999

pour un projet de six mois au Kinderspital qui s'est prolongé en deux ans pour devenir son PhD. C'est là qu'elle rencontre son mari, maintenant chercheur à l'EPFL. «Lui, on n'accepte beaucoup moins qu'il quitte le travail à 17h. Nous sommes encore loin de l'égalité des sexes!»

A Zurich, Luisa Bonafé collaborera également avec Andrea Superti-Furga. Censée retourner en Italie, sans opportunité de travail, la chercheuse a finalement suivi le professeur Superti-Furga à Lausanne, où ils créeront ensemble la division de pédiatrie moléculaire au CHUV.

En dix ans, le nombre de patients suivis par la division puis par le CMM a considérablement augmenté, passant de 40 à 300 aujourd'hui. «Quand je suis arrivée, il n'y avait rien. J'ai réalisé un rêve. En Italie cela aurait été impossible.» Et le rêve se poursuit. A terme un véritable Centre romand des maladies rares devrait même voir le jour. Le tout récent lancement d'un portail en ligne, collaboration entre le CHUV et les HUG, s'inscrit d'ailleurs dans cette lancée (cf. encadré p. 8).

## LE DÉBAT DU DÉPISTAGE NÉONATAL

Grâce aux progrès techniques, de plus en plus de maladies métaboliques peuvent être détectées chez les nouveau-nés grâce au dépistage néonatal. Mais d'un pays à l'autre, le nombre de maladies révélées varie. «Faut-il absolument informer et décourager les parents quand des traitements sont encore loin d'exister?» s'interroge Luisa Bonafé.

Actuellement en Suisse sept maladies peuvent être détectées grâce au dépistage, parmi lesquelles la mucoviscidose ou l'hypothyroïdie. Deux autres maladies métaboliques sont en phase d'évaluation pour un projet pilote. Des pathologies qui peuvent toutes être soignées. «C'était le choix de la Suisse. Certains pays détectaient jusqu'à trente maladies, mais sans assurer une prise en charge adéquate. Détecter tôt une maladie métabolique est bien, mais il faut les structures, les ressources humaines et les perspectives de traitement afin d'apporter un vrai bénéfice aux enfants et leurs familles.»

# La fiction au service du réel

Quelle est l'influence des séries TV médicales sur les rapports médecins-patients? Un séminaire destiné aux étudiants en médecine de première année répondra entre autres à cette question.

**Francine Zambano**

**F**aut-il prendre au sérieux les fictions médicales et en particulier les séries TV? Les scénaristes d'*Urgences* ou de *Docteur House* ont puisé dans le milieu médical pour revendiquer un certain réalisme. Peut-on alors mettre la fiction au service de l'enseignement de la médecine réelle? Le séminaire *Médecine et médias*, dirigé par le sociologue Michaël Meyer et par le médecin Eric Albrecht,

vécue par les soignants. Dès lors, il nous semblait intéressant d'explorer ces discrepancies, surtout dans une population qui n'a pas encore été confrontée aux réalités du terrain», note de son côté Eric Albrecht.

## Made in USA

Les deux auteurs du séminaire vont débiter leur cours par une mise en comparaison de la fiction avec d'autres types de narration :

sur des décisions thérapeutiques qui peuvent être prises. « L'idée est de ne pas naïvement opposer les déterminants biomédicaux de la médecine et d'autres déterminants sociaux médiatiques, mais de les faire cohabiter », poursuit Michaël Meyer.

Les étudiants devront proposer des séquences de différentes séries. Michaël Meyer et Eric Albrecht vont compiler ces extraits en vidéo et inviter leurs étudiants à aller interroger des

médecins expérimentés. L'objectif n'est pas de tomber dans le « réaliste ou pas », un jeu peu intéressant où le médecin serait le garant de la vérité. D'ailleurs, les médecins plus expérimentés estiment qu'avoir des idéaux dans la tête est un passage obligé dans la profession. « Finalement, nos étudiants n'ont sans doute jamais vu l'exercice concret de la médecine, il y a sûrement une part d'imaginaire qui vient des médias. »

## Fascinant

Pour préparer son cours, Michaël Meyer s'est (re) plongé dans *Urgences*, *Dr House* ou *Grey's Anatomy*. « Ce qui me

fascine, c'est la temporalité de l'urgence que l'on ne trouve pas chez les professionnels. Ces fictions montrent des médecins avec des réactions de patients, soit très anxieux, qui courent dans tous les sens et qui crient! On joue beaucoup là-dessus pour satisfaire celui qui regarde l'urgence, soit le spectateur », conclut-il.

A voir, dans ce séminaire, les réactions des étudiants en médecine.



Le sociologue Michaël Meyer et le médecin Eric Albrecht dirigent le séminaire *Médecine et médias*. F. Imhof © UNIL

abordera ces thèmes. Le cours, destiné aux étudiants en médecine de première année, débutera fin avril et se poursuivra tout au long du mois de mai. « L'idée est de tenter d'approcher la médecine non pas sous un angle biomédical mais d'aller vers des déterminants plutôt sociaux; nous nous interrogeons sur le contexte dans lequel s'exerce la médecine », explique Michaël Meyer.

Pas de doute, la médiatisation de la médecine ne cesse de croître au travers des différents médias qui relèvent de la fiction ou du documentaire. « Cette médiatisation nourrit également un imaginaire ou une représentation qui n'est pas toujours en phase avec la réalité

reportages en immersion, documentaires, etc. La fiction est essentiellement produite dans des pays qui ne fonctionnent pas comme la Suisse. « L'imaginaire porté par les médias vient souvent des Etats-Unis et a, malgré tout, un fort impact ici. C'est intéressant », poursuit Michaël Meyer.

Les médias transmettent une sorte de savoir informel au niveau du public, en matière de vocabulaire par exemple. Les médias ont aussi un rôle transformateur qui va faire évoluer la relation entre le patient et son médecin. Si le patient débarque en pensant être informé sur sa maladie, cela peut avoir des influences sur les interactions avec son médecin, voire



Extrait du journal du CI **La repro vous accueille désormais dans des locaux neufs équipés des machines les plus récentes. Récit d'un saut quantique.**

# La repro se mue en centre d'édition

Patrice Fumasoli

Il était une fois un centre d'impression qui devait se mettre à la page... La repro, pour retrouver un rôle utile à l'UNIL, devait se spécialiser et proposer à la communauté des services à valeur ajoutée. Ce qui revient à répondre à la question : qu'est-ce qu'une imprimante multifonction ne peut pas et ne pourra jamais faire ?

L'UNIL est une véritable « usine du savoir » qui produit du texte, en grande quantité. Chaque cours a son polycopié, chaque séminaire a son dossier, chaque étudiant écrit un mémoire, voire une thèse. Les associations ou les nombreux colloques décorent les murs de posters, et les tables des cafétérias de flyers. Sans oublier les couloirs de sections aux vitrines qui exhibent les publications scientifiques.

Si en 2013 le sujet de la disparition du papier est à la mode, force est de constater que pour l'instant il n'en est rien. Les étudiants impriment chaque année plus sur les automates PrintUNIL (9,5 millions de pages A4 en 2012 pour plus de 10'000 utilisateurs différents). La repro imprime un volume stable de 8 millions de pages A4 par an depuis 2008, le tiers étant des supports de cours (polycopiés). Si un jour l'école n'utilisait plus que des tablettes, alors le papier aurait vécu. Mais, pour qui connaît le monde de l'enseignement primaire et secondaire, ce jour semble encore bien lointain. Quant au livre papier, son avenir ne semble pas menacé, même à moyen terme. L'objet est beau, prestigieux, pratique, ne consomme pas d'électricité, ne tombe pas en panne, ne coûte pas cher, est composé d'éléments recyclables et... peut être prêté à un ami qui n'aura pas besoin d'acheter une liseuse compatible pour le lire.

## Engager des personnes dotées de nouvelles compétences

Qui dit édition dit impression de qualité, reliure premium et PAO (publication assistée par ordinateur). Dans l'équipe de la repro 2009 les compétences PAO étaient absentes et le savoir-faire dans les mains d'un fournisseur externe. Aujourd'hui les compétences

ont été internalisées, un imprimeur et un polygraphe ont été engagés. Car les meilleures machines du monde ne servent à rien sans les bonnes personnes.

## Bâtir de nouveaux locaux dotés des dernières machines

La repro reste au niveau 2 de l'Anthropole (2088), mais se déplace de quelques mètres. Elle perd quelques mètres carrés dans l'avenue. Toutefois disposer d'un local unifié permet de faire mieux avec moins de surface.

## Un centre d'édition

La repro de l'UNIL peut désormais proposer des produits de haute qualité, comme les nouveaux polycopiés, qui ont un look UNIL. En 2003 le CI avait réalisé l'unification de l'apparence des sites web de l'institution grâce à

l'adoption de Jahia, un outil de CMS. En 2013 la repro fait pareil avec les supports de cours, afin de renforcer l'identité et le rayonnement de l'institution.

Les polycopiés UNIL ont désormais un look officiel, le nom du cours imprimé sur la tranche, et sont dotés d'une reliure agrafée moins chère et plus résistante que la bande thermocollante. Le tout a été réalisé en interne, de la conception à la production.

Posters, impression de masse en noir-blanc et couleur, production de livres à la demande, PAO : la repro est désormais LE partenaire pour tous les besoins de l'UNIL en matière d'impression. Un partenaire tourné vers l'avenir, tant au niveau des services que des produits pensés pour (vous ?) permettre de faire la meilleure impression possible.



© Goss Vitalij\_Fotolia.com

Lisez l'article complet sur :

 [unil.ch/cinn](http://unil.ch/cinn)

Gaëlle Aeby termine sa thèse consacrée aux réseaux personnels dans les parcours de vie.  
F. Imhof © UNIL

# Lieux de transition

La sociologue Gaëlle Aeby a participé à une étude anthropologique dans des foyers pour jeunes à Genève. Une recherche qui a abouti à la publication de l'ouvrage *Les miroirs de l'adolescence. Anthropologie du placement juvénile*.

### Cynthia Khattar

**G**aëlle Aeby a côtoyé durant plus d'un an des adolescents âgés de 14 à 18 ans qui pour diverses raisons se retrouvent à vivre en institution pendant quelques mois, ou parfois davantage. Fruit de cette recherche menée par la sociologue avec les anthropologues Marc-Antoine Berthod et Laurence Ossipow, tous deux professeurs HES en travail social : l'ouvrage *Miroirs de l'adolescence. Anthropologie du placement juvénile* présente de manière très complète la réalité des structures d'hébergement socio-éducatives et leur fonctionnement.

### Immersion

Contrairement à l'image publique souvent véhiculée, les jeunes qui se retrouvent en foyer ne sont pas tous placés là par un juge suite à un délit. Parfois, ce sont les parents qui en font le choix, parfois c'est la garde, voire leur

autorité parentale, qui leur est retirée. « Quelle que soit la raison, au quotidien, si la prise en charge peut légèrement changer, il n'y a pas de différences dans la manière dont les jeunes sont traités. Ils ne connaissent pas forcément le parcours des uns et des autres », explique Gaëlle Aeby.

Actuellement doctorante au sein du Centre de recherche sur les parcours de vie et les inégalités (LINES), la jeune sociologue était sur le point de terminer son master lorsqu'elle a été engagée par Marc-Antoine Berthod et Laurence Ossipow pour s'immerger dans le quotidien de trois institutions socio-éducatives à Genève appartenant à l'association Astural. Des lieux qualifiés d'internats ouverts, puisque les jeunes continuent à aller à l'école ou à travailler à l'extérieur pendant la journée.

Les deux anthropologues se sont rendus à plusieurs reprises dans les institutions, mais Gaëlle Aeby était principalement chargée de

récolter les données sur le terrain. Elle a ainsi passé un peu plus de quatre mois dans chacune de ces structures, à mi-temps, en alternant les moments : réunions, repas, entretiens individuels ou soirées. Et en prenant garde à ne pas se substituer aux éducateurs, ni à s'associer aux adolescents. La sociologue a été très marquée par la manière dont les jeunes se présentaient à elle et lui évoquaient leur vécu difficile, face à l'insouciance paradoxale affichée en groupe. A l'extérieur, beaucoup d'entre eux n'avouent d'ailleurs pas forcément qu'ils résident en foyer.

### Rites

A l'origine de l'étude, Marc-Antoine Berthod et Laurence Ossipow souhaitaient observer les phénomènes rituels en institution. Repas, pause cigarette, dernier instant avant d'aller se coucher... Autant de moments de rencontre entre le collectif et l'individu. « Observer la vie quotidienne des foyers permet



de décrire le franchissement ordonné d'un certain nombre d'étapes jusqu'au moment de la sortie de l'institution, analysent-ils ainsi dans l'ouvrage. Les rites servent à catégoriser les individus, à les séparer parfois.»

*Les miroirs de l'adolescence* met notamment en évidence ces relations d'un genre particulier qui se nouent dans les foyers. Le rôle des éducateurs auxquels les jeunes doivent pouvoir se confier, sans toutefois outrepasser la relation professionnelle. Les rapports entre les adolescents aussi, qui se retrouvent à vivre ensemble sans en avoir fait le choix. «Même si l'ambiance est conviviale, on ne perçoit pas la présence d'un groupe soudé», observe Gaëlle Aeby.

### Transition

C'est toute cette complexité à l'œuvre dans ces lieux de vie que l'ouvrage permet de révéler. Les jeunes doivent pouvoir s'y sentir bien, mais en étant conscients que le foyer ne constitue qu'une étape et qu'ils n'y sont pas chez eux. Lieux de transition, mais pour des jeunes qui le sont tout autant eux-mêmes. Un moment charnière où ces adultes en devenir doivent aussi apprendre à s'émanciper du noyau familial. «Un moment à la fois chargé d'espoir mais où les mauvaises décisions sont possibles.»

C'est d'ailleurs l'un des points critiques soulevés par les chercheurs. «On consacre beaucoup d'efforts à aider les adolescents pendant un temps donné, mais après?» Lâchés à 18 ans, avec un soutien familial qui fait parfois défaut, sans projet professionnel précis, «ils doivent se débrouiller seuls pour se trouver un logement, faire un choix d'études ou de travail. C'est un sacré choc.»

### Bénéfique

Les chercheurs pointent du doigt l'absence de prise en charge pour ces jeunes tout juste majeurs qui sortent du foyer, «mais le livre a d'abord pour objectif de présenter l'important travail à l'œuvre dans les institutions». Car tout n'est pas sombre pour autant.

Pour la plupart des adolescents que Gaëlle Aeby a interrogés, le passage en foyer est en effet perçu comme positif. «Même s'ils ralentissent au quotidien, ils considèrent cette période comme un temps pour se recentrer sur eux, leurs objectifs.» Et où ils apprennent aussi à davantage parler. «On a tendance à voir ce dont ces jeunes manquent, et pas ce qu'ils ont pu acquérir.»

A défaut de ressources affectives ou sociales, les adolescents qui vivent en foyer sont souvent plus autonomes que les jeunes de leur âge,

ils développent des compétences particulières et acquièrent une certaine indépendance. La sociologue évoque aussi une journée d'animation liée à la citoyenneté par exemple, quand généralement les adolescents d'aujourd'hui y sont peu sensibilisés.

### Après

Que deviennent les jeunes adultes quand ils ont atteint la majorité et doivent donc quitter le foyer? Si les placements pour raisons pénales peuvent être prolongés, «il manque encore un relais pour les autres qui auraient encore besoin d'un encadrement», selon Gaëlle Aeby. Difficile de les suivre, personne n'est évidemment fiché. Mais parmi ceux dont la sociologue a retrouvé la trace, «certains vont bien, d'autres pas».

Destiné aussi bien aux professionnels qu'aux chercheurs en sciences sociales, *Les miroirs de l'adolescence* propose une analyse du placement juvénile qui permettra peut-être d'ouvrir de nouvelles pistes de réflexion. Le livre a d'ailleurs déjà été mis à profit en décembre dernier, lors d'une journée d'étude et d'ateliers organisée en collaboration avec les institutions et destinée notamment aux professionnels du travail social.

### Publicité



**Banane Comedy Festival**

**Forum RLC / 8 - 12 avril 2014**

**Eric Antoine / Kheiron / Verino / Sacha Judaszko / Anthony Joubert / Arnaud Cosson / Thomas Wiesel / Marie-Thérèse Porchet / Waly Dia / Nathanaël Rochat / ...**

**Informations et réservations : [ptdr.ch](http://ptdr.ch)**



# L'industrie du sauvage

D'une pratique traditionnelle, la cueillette de plantes sauvages s'est aujourd'hui muée en véritable activité économique. Le projet FloreS, initié par Claire Julliand, accompagne les cueilleurs dans la professionnalisation de leur métier.



L'ail des ours, que l'on trouve sur le campus est menacée de surexploitation en Europe, explique Claire Julliand. F. Imhof © UNIL

## Sophie Badoux

Une silhouette courbée dans un paysage verdoyant. Génépi, gentiane, arnica ou aubépine : des plantes sauvages qui deviennent bonbons, tisanes, médicaments ou parfums. Dans l'imaginaire commun, le geste ancestral de la cueillette présente une image bucolique forte. Le retour à la nature, aux recettes de grand-mère et aux ingrédients sauvages, qui s'observe autant dans le marketing des industriels que chez les consommateurs friands d'ouvrages de développement personnel, y participe grandement. « La cueillette souffre d'un problème de représentation, car pour ceux qui la pratiquent professionnellement, c'est tout sauf une activité bucolique », explique Claire Julliand, assistante-

doctorante à l'Institut de géographie et de durabilité de l'UNIL. La cueillette commerciale reste d'ailleurs largement méconnue en Europe. En effet, le Vieux-Continent représente seulement depuis peu une opportunité pour l'industrie, qui s'approvisionnait jusqu'ici principalement dans les pays en développement. Mais leurs cadres juridiques environnementaux de plus en plus sévères, ainsi que les exigences de traçabilité des consommateurs ont changé la donne.

Depuis plus de dix ans, la chercheuse s'intéresse ainsi aux enjeux de la cueillette commerciale en France, ainsi qu'aux motivations

et aux modes de vie des producteurs-cueilleurs. Au travers du projet FloreS, réalisé en collaboration avec l'Association française des cueilleurs professionnels de plantes sauvages (AFC) et AgroParisTech, elle souhaite accompagner la corporation dans son parcours vers la reconnaissance de ses savoir-faire professionnels.

*Le projet FloreS doit permettre le dialogue entre cueilleurs et industriels.*

Le projet – lauréat de l'appel à proposition « Biodiversité et savoirs locaux » de la Fondation d'entreprise Hermès – doit permettre aux cueilleurs professionnels ainsi qu'aux autres acteurs de la filière (industriels de la cosmétique, de la pharmacie ou de l'agro-alimentaire, et responsables des politiques publiques de préservation de l'environnement)



d'engager le dialogue. « Il est difficile de connaître réellement le nombre de personnes cueillant à des fins commerciales puisque le métier n'existe pas officiellement », précise la chercheuse. Accompagner cette démarche de professionnalisation, en posant un regard scientifique sur les aspects environnementaux et sociologiques, en proposant aux cueilleurs d'établir une charte de cueillette durable, et en identifiant les voies de régulation possibles pour y arriver, sont aussi les principaux aspects au cœur du projet FloreS pour les deux années à venir.

## Du familial au commercial

Cueillir, une activité d'apparence simple derrière laquelle se cache une pratique complexe recouvrant diverses réalités selon les époques, les territoires, les plantes et l'univers social du cueilleur. Si le recours à l'aliment sauvage survient d'abord dans les contextes de disette au Moyen Age, son commerce fleurit ensuite dans le cadre des marchés locaux puis de la fabrication de remèdes au XVII<sup>e</sup> siècle. Au XX<sup>e</sup> siècle, la cueillette est principalement un moyen pour les agriculteurs d'arrondir leurs fins de mois. Mais on observe aussi un changement d'échelle. « Dès les années 1950, on passe d'une cueillette familiale à une cueillette commerciale, organisée et destinée à fournir le secteur industriel. Les cueilleurs ne sont alors plus strictement issus du milieu agricole mais ce sont des ouvriers, des saisonniers ou des étudiants. Le développement des industries des parfums et des cosmétiques encourage cette transformation », analyse Claire Julliand. Dans les années 1970, le mouvement de retour à la terre favorise des productions alternatives de plantes aromatiques et médicinales. Les producteurs sont alors souvent des néo-ruraux d'origine citadine. Ce sont eux qui vont participer activement aux démarches de reconnaissance de la profession. Un processus qui n'est pas encore achevé aujourd'hui.

## Exigences et marketing contradictoires

La volonté de se professionnaliser provient beaucoup du fait que les cueilleurs doivent faire face à de nouvelles exigences du secteur industriel. Ces dernières impliquent une standardisation des pratiques, qui va en réalité à l'encontre du discours marketing. « Pour leur image, les entreprises misent autant sur l'aspect local – respect de la nature, qualité et vertu particulières d'un produit naturel – que

sur les pratiques « artisanales » de la cueillette. Mais leurs attentes en termes d'approvisionnement ne sont pas toujours conformes à la disponibilité de la plante, allant parfois à l'encontre de pratiques durables et exerçant une pression sur la ressource comme sur les cueilleurs », explique Claire Julliand.

En outre, les politiques agricoles de préservation de la biodiversité deviennent de plus en plus restrictives, forçant les cueilleurs à se déplacer là où les règlements sont plus souples. En France, les interdictions sont régies par département ou par région, mais il n'existe pas de réflexion globale au niveau du gouvernement. « Même si ce sont des espèces communes qui sont généralement récoltées, une surexploitation peut entraîner un risque. L'ail des ours en est un bon exemple. On le retrouve dans beaucoup de produits industriels

mais il n'est pas cultivé en Europe. Une menace de surexploitation pèse donc sur cette plante. » Pour réguler, il faudrait cependant avoir plus de données chiffrées sur l'activité. Une réflexion doit aussi être menée sur la manière de légiférer – par plantes, par secteurs d'activité ou par territoires? – pour ne pas simplement prononcer des interdictions, qui sont alors régulièrement contournées.

Préserver l'exploitation de ressources naturelles dans des pays en voie de développement paraît aujourd'hui une évidence. Bon nombre d'associations et de labels équitables y œuvrent. Le projet FloreS souhaite cependant rappeler qu'en Europe aussi une menace pèse sur la flore sauvage et que l'équilibre fragile entre cueilleurs, propriétaires fonciers, environnement et industriels ne doit en tout cas pas être tenu pour acquis.

## Publicité

# Séances d'information



# Hes·so

Haute Ecole Spécialisée  
de Suisse occidentale  
Fachhochschule Westschweiz



Concours Track the nurse  
3 Ipad mini à gagner



Bachelor en soins  
infirmiers 2014

Mercredi 9 avril	17h-18h30
Mercredi 4 juin	17h-18h30
Mercredi 3 septembre	17h-18h30

Institut et  
Haute Ecole de la Santé

La Source  
Lausanne



Av. Vinet 30 – 1004 Lausanne  
Tél. 021 641 38 00 – [www.ecolelasource.ch](http://www.ecolelasource.ch)





# « La Suisse est vulnérable »

Il n'avait pas encore 40 ans lorsqu'il a participé au processus qui allait aboutir à la signature par les autorités suisses de l'Accord sur l'Espace économique européen, en mai 1992. Rencontre à Berne avec Philippe G. Nell.

Nadine Richon

**S**on bureau se trouve dans un quartier tranquille, au Secrétariat d'Etat à l'économie. Ministre diplomatique pour les relations économiques entre la Suisse et les Amériques, Philippe G. Nell s'exprime avec la clarté et la patience d'un professeur. Invité à l'UNIL par la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, il donnera le 14 avril une conférence sur les relations pour le moins chahutées entre la Suisse et l'UE. Il connaît la chanson: il fut au cœur des négociations sur l'EEE entre 1989 et 1992. Il a raconté dans un livre paru en 2012 les préparatifs, coups de théâtre et d'accélération vécus aux côtés des conseillers fédéraux Jean-Pascal Delamuraz et René Felber, du secrétaire d'Etat Franz Blankart et de l'ambassadeur Jakob Kellenberger.

*Vous connaissez bien les universités ?*

**Philippe G. Nell :** J'ai un cours-séminaire sur la politique d'intégration de la Suisse en Europe à Bâle. Privat-docent à Fribourg, j'interviens dans certains cours de bachelor et de master et donnerai en 2015 un cours d'un semestre de politique commerciale. Je viens régulièrement sur le campus de l'UNIL dans le cadre de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, dont je suis un membre du conseil, et mon fils Robert a choisi d'y étudier l'économie à la Faculté des HEC. Je connais aussi l'EPFL par le biais de mon fils Alexandre, qui a obtenu un master d'ingénieur chimiste en octobre 2013.

*Quel sera le thème de votre conférence à l'UNIL ?*

Je parlerai des options de la Suisse suite au vote du 9 février contre « l'immigration de masse ». Je pense qu'une discussion animée suivra car il en va de questions importantes pour l'avenir de notre pays. J'évoquerai aussi le grand développement qui a lieu actuellement entre l'UE et les Etats-Unis, s'agissant de la négociation d'un accord de libre-échange qui devrait offrir à l'Europe un accès privilégié au marché américain en éliminant les droits de douane pour les produits industriels et diverses barrières techniques aux échanges. Le volet agricole devrait aussi être important.



Philippe G. Nell est en Suisse la mémoire de l'EEE, cet accord qui devait introduire en même temps la libre circulation des biens, des services, des personnes et des capitaux. Le vote du 6 décembre 1992 en décida autrement. F.Imhof@UNIL

Si cet accord aboutit, la Suisse aura une position moins favorable que l'UE sur ce grand marché. Ici aussi, elle devra analyser ses options dans un contexte nouveau avec des enjeux qui pourraient s'avérer considérables.

***Tout le monde ne perçoit pas les bénéfices apportés par la libre circulation...***

Les chiffres sont bel et bien là : de 1993 à 2001, la Suisse a connu un taux de croissance parmi les plus faibles des pays occidentaux; l'immigration avec l'UE a été négative, les citoyens européens quittant la Suisse ayant été plus nombreux que les nouveaux arrivés entre 1991 et 2001. Ayant refusé l'EEE, notre pays a dû accomplir par lui-même des réformes pour éliminer de nombreuses entraves internes au

commerce, réformes lancées dès le printemps 1993 par Jean-Pascal Delamuraz. En parallèle, la Suisse a négocié sept accords bilatéraux, signés en 1999 seulement, dont certains sont aujourd'hui remis en question. L'entrée en vigueur de la libre circulation des personnes en 2002, avec l'élimination progressive des contingents, a donné un nouvel élan à la croissance de la Suisse. Nos entreprises ont pu développer leur potentiel grâce à un marché du travail beaucoup plus vaste où chercher les spécialistes dont elles avaient besoin.

***Y a-t-il pour la Suisse un risque d'appauvrissement en cas d'adhésion à l'UE ?***

Non, je ne pense pas du tout. La Suisse est solide. Au niveau mondial, elle est classée



depuis plusieurs années dans le peloton de tête pour la compétitivité et l'innovation, disputant les premières places notamment avec des membres de l'UE, l'Allemagne, la Finlande, les Pays-Bas, le Royaume-Uni et la Suède. Cela reflète tout un ensemble de points forts : éducation, R&D, innovation, infrastructure, marché du travail, productivité, fiscalité...



Ces liens intenses sont renforcés par des affinités linguistiques et des goûts communs. Nous pouvons discuter de l'adhésion ou d'une autre forme d'intégration, mais la voie solitaire n'a jamais été et n'est pas une option. Dans l'EEE, la Suisse aurait évité la marginalisation mais aurait été soumise à une certaine satellisation en devant incorporer dans son droit de nouvelles règles, sans pouvoir prendre part à la prise de décision finale sur ces règles conjointement avec les ministres de l'UE. Dans le cadre de nos discussions institutionnelles avec l'UE, la participation à la préparation de nouvelles règles est une des questions qui sont sur la table.

### ***Pourquoi cette dépendance par rapport aux travailleurs étrangers ?***

Des secteurs clés tels la construction, l'hôtellerie et les soins médicaux occupent traditionnellement une part importante d'étrangers car la main-d'œuvre suisse y manque. Par ailleurs, il n'est pas rare de trouver chez nous des PME comptant dix nationalités différentes. Il faut reconnaître que la Suisse est un pays avec une industrie d'exportation hautement spécialisée dans des domaines très pointus, par exemple des produits chimiques à base de nanoparticules d'argent. On forme des Suisses dans les EPF et les universités, mais nos besoins exigent un apport étranger dans les technologies avancées et pour la gestion. Autre caractéristique bonne à rappeler : nos entreprises emploient dans le monde entier 2,9 millions de personnes. Cette présence considérable hors de nos frontières implique en retour que des activités doivent être effectuées en Suisse, pour certaines étapes du développement, de la production et de la gestion. D'où notre forte demande en spécialistes.

### ***La croissance peut cependant faire peur...***

Il faut la penser avec davantage d'anticipation. C'est le rôle de la politique de prévoir, afin que la Suisse puisse maintenir sa prospérité et nos universités garder leur attractivité pour des chercheurs étrangers. Notre territoire, il est vrai, a atteint une certaine occupation. Il est dès lors important de réfléchir à la manière dont la Suisse intégrera sa population en 2020, 2030, 2040... Nous réfléchissons ainsi à de nouveaux modes énergétiques pour remplacer l'énergie nucléaire.

### ***Avez-vous été surpris par la réaction européenne après le 9 février ?***

Il y a un lien entre l'extension de la libre circulation des personnes à la Croatie et Erasmus+, les programmes de recherche Horizon 2020

et de promotion du cinéma MEDIA. Cela n'a pas été mis en évidence, ou fort peu, lors des débats avant le vote. Comme d'autres points, d'ailleurs, puisque la Suisse et l'UE devaient justement se mettre à table pour négocier la poursuite de leurs relations dans différents domaines. Il est essentiel que les jeunes puissent continuer à se familiariser avec l'Europe. Etudiants ou apprentis, ils en ont le désir si l'on pense à leurs séjours fréquents aux quatre coins du continent. Il faut à tout prix préserver la possibilité qui était assurée par Erasmus d'étudier dans une université de l'UE et de partager ensuite ses expériences avec sa famille, ses amis et son cercle professionnel. C'est par les jeunes, le partage et non l'exclusion que la Suisse se rapprochera toujours davantage de l'UE et contribuera à la construction européenne.

### ***Quels effets attendre de cette votation ?***

Selon l'unité de recherches économiques du Crédit Suisse, même si des contingents relativement généreux devaient être alloués, le potentiel de croissance du PIB pourrait diminuer de 1,9 à 1,6%. La croissance de l'emploi pourrait baisser de moitié avec des délocalisations à l'étranger de productions à forte composante de main-d'œuvre. Les entreprises ayant recours à beaucoup de capital et ayant une forte productivité pourraient aussi revoir leurs plans de croissance au vu des difficultés à engager des spécialistes. La Suisse fait indéniablement face une situation très délicate avec en point de mire son avenir et celui de sa jeunesse.

*Suisse-Communauté européenne. Au cœur des négociations sur l'Espace économique européen. Un livre de Philippe G. Nell, Fondation Jean Monnet pour l'Europe, Editions Economica, Paris, 2012*

Il en résulte que le chômage est traditionnellement faible. De grandes agglomérations de l'UE comme celles de Londres, de Munich ou de la Lombardie sont aussi florissantes. Cela dépend beaucoup des politiques domestiques affectant leur compétitivité et contribuant à les rendre attractives pour les investisseurs locaux et étrangers.

### ***Comment définir la situation de la Suisse hors de l'Europe ?***

La Suisse est vulnérable aux politiques de l'UE affectant l'accès des entreprises suisses au marché européen et à tout ralentissement économique de ses voisins. Rappelons que 55% de nos exportations vont dans l'UE et que 73% de nos importations en proviennent.

**➤ Conférences à l'UNIL  
bâtiment Anthropole  
auditoire 1129  
Jeudis 13 et 20 mars  
de 15h à 17h**



# Découvrez les magazines de l'UNIL sur vos tablettes et smartphones



*L'uniscope et Allez savoir! se déclinent désormais en versions iPad et iPhone. Par rapport à leur version imprimée, leur contenu est enrichi par des galeries photographiques supplémentaires, ainsi que par des vidéos.*

*Disponibles dans l'App Store.*

*Unil*

UNIL | Université de Lausanne



Professeure de littérature anglaise et comparée, Martine Hennard Dutheil de la Rochère explore les contes de Perrault, en contrepoint de leur traduction et de leur adaptation pour adultes par Angela Carter.



## Subversion au pays des contes...

de Perrault est souvent un amalgame de différentes versions véhiculées par le dessin animé ou la littérature enfantine. En effet rares sont celles et ceux qui se souviennent par exemple que le Chaperon rouge de l'écrivain français est mangé par le loup. Un épilogue bien différent du *happy end* du récit des Grimm. Car sous le vernis du merveilleux, les contes de Perrault ironisent sur les mœurs de la cour de Louis XIV.

### La magie de la traduction

Lorsque Angela Carter traduit Perrault en anglais, elle réalise que

sa perception des contes a été filtrée par leur réception et qu'ils ne sont en rien de jolies histoires pour enfants. Les moralités que Perrault écrit en vers à la fin de chaque récit le prouvent bien : « On voit ici que de jeunes enfants / Surtout de jeunes filles / Belles, bien faites, et gentilles / Font très mal d'écouter toute sorte de gens / Et que ce n'est pas chose étrange / S'il en est tant que le Loup mange. (...) », peut-on lire à la fin du *Petit chaperon rouge*. L'allusion est claire. Martine Hennard Dutheil souligne d'ailleurs ce « sexual subtext », que Carter supprime de sa traduction pour enfants mais réactive dans *The Bloody Chamber*, une version des contes réinventée et destinée aux adultes. « Toute la matière qu'Angela Carter n'a pas pu utiliser dans sa

traduction pour enfants – les doubles sens, les aspects terrifiants –, elle s'en est servie pour la réécriture de ses contes pour adultes », s'enthousiasme Martine Hennard Dutheil.

### Une version sans édulcorant

Un exemple : Carter élabore sa version de Barbe bleue à partir du mot « cabinet » – lieu où l'on gardait les tableaux de grand prix – et en fait l'occasion d'une réflexion sur l'esthétisation de la violence faite aux femmes dans l'art. Le travail de réécriture s'apparente ainsi à une rêverie sur les mots qui génère de nouveaux sens et de nouvelles histoires. Dans *The Bloody Chamber*, l'auteure anglaise propose même plusieurs réécritures du même conte. Notamment trois versions d'un *Petit chaperon rouge* repensé à la lumière des légendes de loups-garous.

Ce faisant, Carter révèle toute « la poétique de la traduction, lieu de la métamorphose des histoires, qui permet à la magie des mots d'être réactivée », nous dit Martine Hennard Dutheil. Cet éloge de la traduction est précisément l'objet du livre de la professeure lausannoise : *Reading, Translating, Rewriting. Angela Carter's translational poetics*. « La traduction n'est jamais une équivalence fidèle. C'est un moyen de faire vivre un texte, une médiation culturelle, littéraire, qui permet à une œuvre de continuer d'exister sous une autre identité », conclut cette passionnée qui sait si bien vous guider dans le monde des contes, vous y perdre un peu aussi, sur des sentiers sauvages où les petits détails révèlent les trésors insoupçonnés de la forêt des mots.

➤ *Reading, translating, rewriting. Angela Carter's translational poetics*  
Par Martine Hennard Dutheil de la Rochère  
Wayne State University Press Detroit (2013)

### Muriel Sudano

Le conte n'a rien de naïf. Au contraire, c'est un objet subversif, « a story to think with » comme le souligne Martine Hennard Dutheil de la Rochère. La professeure, qui consacre un livre aux contes de Charles Perrault et à leur réception par la traductrice et écrivain Angela Carter, se dit d'ailleurs « ennuyée quand il est domestiqué », notamment par la très conservatrice industrie Disney. Et pourtant, on doit sans doute un peu de la notoriété de Perrault à l'ami Walt et à ses sbires. Aux frères Grimm aussi, eux qui reprirent à leur sauce les histoires du Petit chaperon rouge, de Barbe bleue et d'autres encore. Au final, notre souvenir des contes

## COUP DE COEUR



de Cynthia Khattar

### EN AVANT LES HISTOIRES (DE L'ART)

Au château de Chillon, il n'y a pas que des touristes, il y a aussi des Playmobil. Jusqu'au 25 mai, le château accueille une exposition de Richard Unglik. Depuis quelques années, ce photographe et cinéaste français reproduit les grands chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art mais en version revisitée par les célèbres figurines de notre enfance. L'artiste photographie les différents éléments puis les retravaille par le biais d'un logiciel. Une vingtaine d'images grand format sont présentées ici. Dans «Le musée imaginaire en Playmobil», on pourra donc croiser une Joconde au sourire moins mystérieux, une Marilyn Monroe d'Andy Warhol moins glamour ou une sainte cène «qui n'a plus rien de bien saint», comme le commentait ce grand-père visitant l'exposition avec ses petits-enfants.



Pour les grands, l'exposition fera rire, en désacralisant avec dérision les grands classiques de l'art. Pour les petits, c'est peut-être

au contraire une occasion d'être initiés aux chefs-d'œuvre de la peinture, par une entrée en matière ludique. Richard Unglik a d'ailleurs déjà publié trois ouvrages dans le même esprit, notamment *La grande aventure de l'histoire*, qui met en scène quelques grands événements de l'histoire de l'humanité avec des personnages Playmobil. Et pour ceux qui préféreraient voir des figurines en vrai plutôt qu'en images, une autre salle de l'exposition présente des maquettes. Cette fois les Playmobil revisitent des scènes de vie typiquement suisses, au chalet et sur les pistes.

A noter que durant le mois d'avril, tous les dimanches à 15h15, une visite guidée insolite de l'exposition mais aussi du château est proposée.

**«Le musée imaginaire en Playmobil» jusqu'au 25 mai, château de Chillon**

## Le tac au tac de Gérard Bagnoud

Par Francine Zambano

### La plus importante archive de toute l'histoire de l'humanité?

La pierre de Rosette, qui a été gravée. Elle nous a permis de déchiffrer l'écriture égyptienne.

### Vos lectures du moment?

1Q89, un roman de Haruki Murakami, et le *Sommet des dieux*, une BD de Jiro Taniguchi.

### Votre film préféré?

*La ligne rouge*, de Terence Malick. Il magnifie la nature et montre la petitesse de l'homme qui se bat sans cesse.

### Si vous étiez une série TV?

*Borgen, une femme au pouvoir*, série danoise créée par Adam Price, pour ses jeux de pouvoir, ses intrigues, sa façon de montrer les relations humaines.

### Si vous étiez une chanson d'amour?

*La vie en rose*, la version chantée par Grace Jones.

### Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL?

Parfois, les gens n'osent pas, raisonnent en mode «On ne mérite pas ce qu'on obtient, c'est annonciateur d'une catastrophe!»

### Qu'est-ce que vous appréciez particulièrement à l'UNIL?

L'émulation qu'il peut y avoir sur le campus, le fait de côtoyer des personnalités talentueuses et des étudiants de générations récentes qui nous questionnent.

### Si vous étiez un personnage de fiction?

*Daredevil*, le super-héros aveugle qui voit tout mieux que les autres, qui discerne le mal et n'a de cesse de le combattre.



Gérard Bagnoud, records manager, chef d'Uniris, service des ressources informationnelles et archives. F.Imhof © UNIL

### Si vous étiez le prochain «thème» à archiver?

Je travaille sur l'archivage des données de recherche. Pour l'heure, on traite les résultats, mais pas les données qui sont produites dans les labos.

### Quel don souhaiteriez-vous avoir?

Celui de savoir ce que pensent vraiment les gens.

### Votre plus grande peur?

De manquer de sucres!

### Vos hobbies?

Je pratique le ski d'alpinisme en hiver – je participe à la Patrouille des glaciers – et l'été je fais de la course à pied.

## Qui suis-je?

## concours



F. Imhof © UNIL

Vous avez été nombreux à reconnaître **Nicolas Bancel**, professeur à l'ISSUL. Virginie Fracheboud, de l'Institut d'histoire économique et sociale a remporté le tirage au sort.

### Qui se cache derrière: WORDPRESS – VIN – FGSE?

Merci d'envoyer vos suggestions à [uniscope@unil.ch](mailto:uniscope@unil.ch)

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

**Impressum** ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | [uniscope@unil.ch](mailto:uniscope@unil.ch), [www.unil.ch](http://www.unil.ch) | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **Cynthia Khattar (C.K.) + Muriel Sudano (M.S.) + Nadine Richon (N.R.) + David Spring (D.S.)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Prox** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White go gm<sup>2</sup>, sans bois | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, [nadine.zuercher@go-uni.com](mailto:nadine.zuercher@go-uni.com) | A participé à ce numéro: **Patrice Fumasoli**

Les propos tenus dans l'*uniscope* n'engagent que leurs auteur-e-s.

